

## **DES DOCUMENTS PEU CONNUS SORTIS DE L'OUBLI**

La *Société d'histoire de Fréjus et de sa région* se propose de rééditer certaines études ou documents d'histoire ayant trait à notre proche région, peu accessibles ou simplement oubliés.

Dans le cas où les droits sur la propriété intellectuelle ne sont pas éteints, une autorisation écrite des ayants droit (s'il en existe) sera requise.

Dans cette optique, Daniel Brentchaloff nous a proposé de publier cette année une description de la traversée de l'Estérel, extraite de *La Côte d'Azur*, ouvrage publié en 1887 par Stéphane Liégeard<sup>1</sup>. Nous en respectons l'orthographe.

### **UNE TRAVERSÉE DE L'ESTÉREL EN 1887**

Sitôt le train en marche et le toit d'Alphonse Karr dépassé, on atteint les quelques maisons noyées de verdure dont se compose le nouveau quartier de *La Boulerie*. Dans ces plis discrets que voilent et qu'embaument tant d'essences résineuses, l'ami des solitudes peut boire jusqu'à l'ivresse l'air de la liberté. Au-delà se profile le donjon de la Reine Jeanne, pittoresque sentinelle qui semble veiller encore sur les défilés de l'Estérel. Nous entons en effet dans ces gorges fameuses, et la rade d'Agay ne tarde pas à apparaître, appuyant aux flancs de la montagne son arc fortement incurvé. Un phare jaillit de l'une de ses pointes, l'ombre de la Tour de Dramond descend sur l'autre. Le lourd manoir des seigneurs d'Agay, toujours habité par la famille, reflète la tristesse de ses murs sur les ondes limpides du golfe, tandis que des bâtiments au mouillage réparent, dans ce havre naturel, les avaries du dernier coup de vent. De hautes montagnes dominées, à l'est, par le sommet du Cap Roux, des marnes rouges, striées, rugueuses, qui, connues sous le nom de *Rastel d'Agay*, découpent, à plus de trois cents mètres d'altitude, leur crête en dents de scie et conservent encore la trace d'ouvrages de défense antérieurs aux Romains, des contreforts arides, des pentes couvertes d'arbres verts, telle est la barrière qui ferme et protège l'échancrure profonde de cette crique, image de quelque petit lac Écossais. Une bonne auberge pour les excursionnistes, une belle caserne pour les douaniers – dite *poste de la Colonne*, avec obélisque du dernier siècle et jolie chapelle attenante, trois ou quatre maisons de pêcheurs, dix ou douze huttes de roseaux où la carabine des gardes-côtes guette la barque du contrebandier, voilà tout ce qui peuple la mélancolique solitude. Jamais la nature n'a creusé plus amoureusement un port, ni dans des conditions meilleures. Le mistral en est proscrit, le souffle de l'est y arrive brisé, et fins voiliers ou navires de fort tonnage le joignent sans encombre. Aussi se demande-t-on comment l'effort de l'homme négligea jusqu'à ce jour de parfaire une œuvre déjà si avancée. Quelques récifs sautant de ci et de là, près de ses passes, cette baie pourrait recevoir une nouvelle flotte d'Actium.

Agay est le meilleur point de départ à qui veut monter vers la Baume de Saint-Honorat et escalader le cap Roux. On doit aussi profiter de cet endroit pour visiter la *Tour de Dramont*. La promenade offre du charme. Tantôt par des sentiers qui côtoient la mer, tantôt à travers les pins d'Alep et les chênes-lièges, on gagne, en une cinquantaine de minutes, le roc escarpé où

1 Liégeard (S.), *La Côte d'Azur*, Paris : Maison Quantin, 1887, p. 61-64. Nouvelle édition, Paris : ancienne maison Quantin Librairies-imprimeries réunies, 1894, p. 92-96.

Le livre est maintenant disponible sur le site *Gallica* de la Bibliothèque nationale de France.



La gare d'Agay (collection P. Nicolini)

les trois bras d'un sémaphore ont succédé aux mâchicoulis du château féodal. Le gardien, un loup de mer, fait gracieusement les honneurs de son étroit domaine. Il vous initie aux mystères de cet alphabet magique grâce aux 78 000 signes duquel un navire passant au large peut, sans quitter sa route, recevoir des dépêches de l'intérieur et en transmettre à son tour. Il vous montre les pavillons qu'il n'a qu'à hisser au mât pour interroger et répondre dans des langages qu'il ne parle d'ailleurs pas. Mais l'hospitalité du balcon accroché aux récifs n'est pas moins agréable pour le visiteur. Limitée, à l'est, par la presqu'île d'Antibes et l'anse d'Agay, la vue se déploie vers l'occident, sur un champ de toute variété. Le cap Camarat, le golfe de Grimaud, les montagnes des Maures, avec la fantastique silhouette de Roquebrune, semblent noyer leur pâle azur dans celui des flots assoupis. Les deux Lions couchés au pied de Saint-Raphaël trahissent la présence de la jeune station qui se voile de ses frondaisons naissantes. Des collines aux veines de porphyre bleu, le Mont-Vinaigre et les fauves déchirures du Cap Roux complètent le paysage. Au-dessous de la Tour, diverses pyramides abruptes surplombent l'abîme, et tout en bas, les écueils épars, faisant luire leur dos squameux, semblent des monstres marins que la vague échoua dans ses remous.

Ce sémaphore n'existe que depuis 1862. Il s'est assis sur les murs écrêtés du vieux donjon gothique. Le roc, comme la légende, y est marqué d'une sinistre empreinte : on le dirait taché de sang. C'est sous la protection de cette aire que se mit Jeanne de Naples, quand, après le meurtre d'André, son premier époux, la voluptueuse princesse, complice du crime<sup>2</sup>, s'embarqua sur une galère avec tous ses trésors, et fit voile pour la Provence<sup>3</sup>, fuyant devant l'épée de Louis de Hongrie. La tour de Dramont défendit mieux sa reine que ne le fit plus tard le château de Muso. On sait comment, absoute par le Souverain Pontife, la fugitive rentra en triomphe dans son palais. Elle devait y régner longtemps encore, avec des fortunes diverses et divers époux... jusqu'à l'heure où la peine du talion l'atteignit, vengeresse. André avait été étranglé sur un balcon du couvent d'Aversa ; Jeanne périt étouffée entre le deux matelas de sa couche impure. Les montagnards de l'Estérel ne lui en ont pas moins gardé fidèle mémoire ;

2 « Jeanne, lui écrivait Louis de Hongrie, les désordres de ta vie passée, l'ambition qui t'a fait retenir le pouvoir royal, la vengeance négligée et les excuses alléguées ensuite prouvent assez que tu as été complice de la mort de ton mari. » (*Histoire des Républiques italiennes*, par Simonde de Sismondi, t. III)

3 15 janvier 1348. Frédéric Mistral qui publiait récemment un superbe poème dramatique en son honneur, tient l'accusée pour innocente de l'attentat. Le père du Félibrige a, pour appuyer sa thèse, l'autorité d'Urbain V, ce Pape ayant attribué à Jeanne, en 1366, la première des *Roses d'or* bénies dont chaque année, depuis, le Vatican honore une Princesse catholique bien méritante.

ils en parlent encore, à la veillée, et plusieurs prétendent avoir vu son ombre glisser dans un rayon de feu, pendant, pendant les nuits de tempête.



**Passage d'un gué** (collection P. Nicolini)

En face de ce rocher, de l'autre côté de la vallée, s'étendent des gisements de porphyre turquin, mêlé d'amphibole, qu'une compagnie exploite, non sans profit. Une légion d'ouvriers<sup>4</sup> broie les blocs dans des machines spéciales, ou bien les découpe en petits cubes réguliers. Le railway y emprunte son ballast, la ville de Marseille et diverses grandes cités Européennes y prennent leurs pavés. On accède aux carrières par des sentiers qui serpentent sous les pins, dans les bruyères épanouies, tandis que les trains vont et viennent, heurtant leurs blancs panaches et semblant se croiser pour la récréation des yeux. Les noires cheminées, les plans inclinés, les wagonnets, les stocks entassés, les casernements d'ouvriers ne s'y différencient guère de l'outillage habituel des usines ; mais la matière exploitée est curieuse, et l'on ne s'explique pas comment un habile n'en tire pas autre chose que des moellons. L'étonnement redouble si, descendant vers Saint-Raphaël, puis remontant au nord, on joint, une demi-heure plus loin, le torrent de *Boulouris*. Là, nos initiateurs en tout, les Romains, avaient mis à nu la veine d'un porphyre gris-perle, pâte d'eurite lardée de cristaux d'orthose et de labrador, qui

leur fournissait de brillantes colonnes pour leurs monuments. Fréjus s'en est parée, au jour de sa splendeur. Plusieurs d'entre elles, témoins d'un passé grandiose, dorment encore dans l'herbe, à demi dégrossies. On a même reconnu les trous de scellement des chaînes rivant l'esclave au dur labeur de la taille. Le poli donnerait à cette *Estérellite* un incomparable éclat. Quelques manœuvres se sont décidés, depuis peu, à gratter le sol d'une des trois carrières retrouvées au fond du vallon. Nous les avons vus à l'œuvre. Leur pioche met à nu des fragments d'amphores, des éclats de briques, des vases et autres menus vestiges d'antique occupation ; mais nous avons peur qu'ils ne parviennent pas mieux à façonner les blocs, que le superbe lycée voisin, aujourd'hui fermé, n'a réussi à retenir des élèves. La fée Guignon semble habiter ces lieux. Il ne faudrait pas moins que le talisman de Charles Garnier pour éveiller les gnomes endormis dans la montagne de porphyre. Que le maître y songe, au profit de ses escaliers futurs !

D'agay, le chemin de fer poursuit ses courbes à travers des défilés sauvages et des masses volcaniques aux gigantesques soulèvements. Le Cap Roux apparaît comme un éclair. Ses rouges aiguilles s'inclinent vers le train, prêtes à crouler. Puis ce sont des tranchées ouvertes par la poudre, et des tunnels sombres, et de soudaines calanques, vraies baignoires de Néréides où clapote l'eau azurée. On voudrait pouvoir ralentir la vapeur devant ces lambeaux de mer bleue emprisonnés dans des cuves de pourpre. La halte du *Trayas*, gemme brute sertie par les pins étagés et les dentelures de la rive, mériterait mieux que l'honneur d'une exclamation

4 Plus de six cents, dont les deux tiers sont Italiens, et dont l'autre se compose de Belges et de Français, vivant tous en parfaite harmonie.

entre deux coups de sifflet. La *Lorelei* qui habite ces récifs vous envoie, au passage, un soupir étouffé dans le bruit d'éternels brisants. Mais déjà, par des déchirures plus fréquentes, l'horizon s'élargit. Les Îles de Lérins se sont un instant montrées, toujours fraîches sous la poussière des âges ; au loin, la neige miroite sur les Alpes de Tende. Et voici que le cadre des portières découpe la première échappée vers la Croisette. Le long des arches de la Rague, la locomotive roule : au revoir, Estérel ! La plage solitaire de Théoule, Napoule et son château, la Siagne aux eaux vertes, et Saint-Cassien sur sa butte, et les épaves de la Pineta détruite, servent de gardes avancées à la royale station. Un cirque de villas s'arrondit : le soleil pique des aigrettes à leurs mates blancheurs. Entre des balustres de marbre et le sable pailleté de la plus riante des plages, l'arrivant croit voler sur les ailes du rêve. « Cannes ! dix minutes d'arrêt ! » crie l'employé. On descend, on repart, et l'on s'aperçoit avec stupeur que, d'un train à l'autre, dix ans se sont écoulés.



Stéphane LIÉGEAIS